

LA VIE PARISIENNE



LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

REDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Outenber 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

TROIS Mois : 8 francs 50

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 franc

TROIS Mois : 10 francs

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE —

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérite, PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES. VENTE EN GROS : 8, r^e Vivienne, Paris.

MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches de t. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vols. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

POLICE PRIVÉE, 37, boul. Malesherbes, Paris. 20^e année, recherches, enquêtes, surveillances, mariages, santé, antécédents, moralité, prodigues, etc., etc. DIVORCES. E. VILLIOD, Directeur, reçoit de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Central 85-81.

AUTOS (Leçons, Achat, Vente, Echange.)

AUTOS rapides 1915 pr tous voyages. Leçons sur autos modernes. Autos ROY, 46, boul. Magenta. T. Nord 66-23.

DIVERS

MYSTÈRES DE L'ÉCRITURE sur tapis astral, etc., dep. 2 fr. Tous les jours, dim. et fêtes, de 2 à 7 h. ou écrire. M^e IXE, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e).

MODES, DERNIÈRE CRÉATION. Prix de guerre. ANDRÉE, ex-première gr. maison, 32, rue Vignon.

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

ROBES, MANTEAUX, Tailleurs modèles grande couture, réparat. et à façon. Prix modér. FRANCINE, 36, r. Monge.

ANDREA, cartomancienne, 77, boulevard Magenta, Paris, depuis 33 ans même adresse. Ne pas confondre.

MARC café, sommeil dep. 3 fr., tarots, cons. dep. 1 fr. M^e ADAM, 78, r. du Château-d'Eau. Reçoit ts l. jours.

CORSETS LADIV, 11, r. Caumartin, Extra-léger, forme d'après l'anatomie. Prix très modéré.

M^e MEY, 5, rue Guersant. Cartes, tarots. Consultations tous les jours. Dimanches et fêtes.

BIBLIO, r. Vivienne, 12, achète livres et gravures. Envoie franco sur demande son dernier Catalogue.

Contre les
**RHUMES, TOUX
BRONCHITES, GRIPPE
CATARRHES, ASTHME**
Maux de Gorge

Gouttes Livoniennes
de TROUETTE-PERRET

FLACON : 2'50 toutes Pharmacies
et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

EN VENTE DANS
TOUTES LES
BONNES
MAISONS

Joyamia
PÂTE
pour Chaussures
et tous cuirs.

Inventée en 1860

CRÈME SIMON
Talisman de Beauté

MAIGRIR BAJOUES, GROS COUS,
DOS TROP GRAS,
HANCHES FORTES, (etc.)
Disparaissent vite avec l'
ANTI-OBÈSE NEPO EN FRICTIONS
le seul produit hygiénique agissant rapidement. Franco 5 fr. 50
Docteur E. H. NEPO, 17, r. de Miromesnil, Paris

**SECRET de BEAUTÉ
GERMANDRÉE**
D'un ideal Parfum. Adhérence absolue



EN POUDRE EN CRÈME ET SUR FEUILLES

MIGNOT-BOUCHER
Parfumeur - 19 r. Vivienne, Paris.

La Photographie d'Art **Reutlinger**

21, boulevard Montmartre, Paris

Accorde 50 %
sur son tarif
pendant la guerre.

ESTAMPES

Catalogue spécial illustré
d'Estampes galantes en couleurs
de : RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO,
MANEL FELIU, LEONNEC, WEGENER,
HÉROUARD, LEO FONTAN, etc. Fco. 0 fr. 50.

Catalogue spécial illustré d'estampes
sur la Guerre 1914-1915. Fco 0 fr. 50.

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 58 bis, Chaussée d'Antin, PARIS

"LES PÉCHÉS CAPITAUX"
Pochette de 7 cartes postales en couleurs, d'un
art exquis, par RAPHAEL KIRCHNER.

Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.

"DE PARIS A CYTHÈRE"

Pochette de 7 cartes postales de Raphaël KIRCHNER

Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.

Les 2 séries, franco, 3 fr. ; Etranger, 3 fr. 50.

"L'HEURE DU PÉCHÉ"

Roman parisien, d'Antonin RESCHAL.

Enorme succès. 27^e mille. Franco : 3 fr. 50.

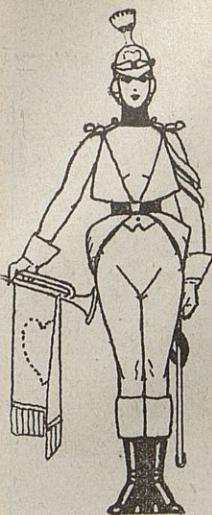
SOUS BOIS PARFUM GODET

BIJOUX Plus haut Cours COMMISSION ACHAT
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

BISCUITS et ts produits pr soldats et
prisonniers. Catalog. fco.
E. Poinset, 46, bd Magenta.

BIJOUX NE VENDEZ PAS ACHAT
Sans consulter
GESSELEFF, 20, rue Daunou. Tél. Central 94-09.

ON DIT... ON DIT...



Un fromage.

Une tournée parisienne joue, en province, la dernière pièce de M. Robert de Flers et de G. de Caillvet, *Monsieur Brotonneau*. Et l'on sait que c'est une pièce émouvante et neuve, mélancolique aussi. Le pauvre G. de Caillvet, si brusquement enlevé au théâtre, se sentait-il déjà touché par la mort, quand il écrivit ces trois actes, qui ressemblent si peu à *Primerose*?

Donc, c'est une belle pièce.

Son principal interprète, dans la tournée, est un bon acteur du Vaudeville, d'une renommée moyenne, qui s'appelle M. Joffre...

Joffre est, en ce temps-ci, un nom fort éclatant...

Aussi, sur les affiches qui annoncent « *Monsieur Brotonneau* », le nom de Joffre est-il inscrit en lettres gigantesques. Et l'on ne voit que ce nom sur les murs... Les poilus ingénus de la classe 16 s'arrêtent devant l'affiche mirifique et se demandent, tout interdits, ce que cela veut dire...

— Serait-ce un parent de l'autre?... songent-ils.

Il semble que dans les circonstances actuelles, M. Joffre — celui du Vaudeville — pourrait « afficher » un peu plus de modestie. Et s'il diminuait légèrement son « fromage » — c'est le terme en argot de théâtre — il ne diminuerait pas son prestige...



Au pied de l'Acropole.

M. Skuludis, le nouveau « premier » du roi Constantin, a une bien belle tête! A le juger sur sa barbe, c'est un philosophe, et l'on s'assoierait volontiers près de lui à l'ombre d'un platane, pour discourir de la beauté, de l'amour et de la rhétorique, ainsi que faisait jadis le jeune Phèdre, quand il avait la bonne fortune de rencontrer Socrate dans la banlieue d'Athènes. Mais ces loisirs nous sont défendus : nous faisons la guerre. Ils sont peut-être permis aux neutres, qui ne la font pas.

M. Skuludis ressemble aussi à Homère, qui chanta, comme un chacun sait, la colère d'Achille. Et un chacun sait aussi que le « bouillant Achille, bouillant Achille », comme dit la chanson, quand il est en colère, demeure obstinément sous sa tente.

On a dit de feu Brunetière qu'il avait l'esprit de syntaxe. Les journaux ont quelquefois l'esprit de mise en pages.

Ce compliment est mérité par notre grand frère *Le Temps*, qui, l'autre jour, publiait aux dernières nouvelles la déclaration fort aimable de M. Skuludis à notre adresse, et immédiatement au-dessous : *La Grèce demande aux alliés une nouvelle avance de quarante millions.*



Poète, prends ta pipe...

La Comédie-Française montera prochainement une des œuvres du grand poète belge, Maurice Maeterlinck. Profitons-en pour donner quelques détails sur la manière de vivre de l'auteur de *l'Oiseau bleu*.

M. Maeterlinck se désintéresse complètement de ses œuvres dès qu'il a mis le mot « fin » sur son manuscrit. Il ne paraît jamais aux répétitions, laisse pleins pouvoirs de faire les coupures qu'on croit nécessaires, et reste complètement étranger à la mise en scène. C'est ainsi que lorsqu'on montait *Joyzelle* au Gymnase, il ne vint voir la pièce qu'à la septième représentation, et même il partit avant la fin.

— Après dix heures, déclara-t-il avec conviction, on n'est nulle part aussi bien que dans son lit.

Il y a quelque deux ans, il déclara avec bonhomie à un de nos frères qui lui demandait quelle était sa manière d'écrire et s'il avait l'inspiration soudaine :

— De l'inspiration? Je n'en ai jamais! Je n'écrirais guère, si je l'attendais. Mon mode de travail est très simple. Chaque jour je m'assieds pendant trois heures à ma table de travail, devant du papier et de l'encre. S'il me vient des idées alors, je les écris. S'il ne m'en vient pas, je fume une pipe. Mais quoi qu'il arrive, je ne permets à personne de me déranger. Si je n'agissais pas ainsi, je n'écrirais jamais une ligne.



Bains et douche.

Mme Gaby D.s.s, l'unique, la divine, l'incomparable, la magicienne, pour n'employer que les moins enthousiastes parmi les qualificatifs dithyrambiques que nos frères d'Outre-Manche ne se lassent point de déverser sur la blonde tête de l'aimable artiste, Mme Gaby D.s.s, à contre-cœur paraît-il, vient de quitter pour deux années, deux longues années, les rivages hospitaliers de la Grande-Bretagne et les soins empressés du gentleman d'âge très canonique qui avait coutume de porter, le dimanche, à l'église, le paroissien de l'étoile.

Mme Gaby D.s.s est donc partie pour les lointaines Amériques où des engagements fabuleux la réclament. Néanmoins, avant d'abandonner Londres à son triste sort, l'artiste, souveraine descendante, a bien voulu laisser un message à nos amis et alliés :

« Je pars, a-t-elle déclaré tristement, je pars emportant au plus profond de mon cœur le souvenir ineffaçable d'un public en or, qui a fait de moi ce que je suis : une « étoile ». Ce souvenir me soutiendra au cours de la longue tournée triomphale qui m'attend aux Etats-Unis. Je suis heureuse, car je ne pars pas tout entière; ma mémoire et mon cœur restent aux bords de la Tamise.

« Une seule chose pourtant me chagrine et me cause une peine cruelle, c'est d'être obligée, hélas! de dire adieu, pour deux ans, à ma belle salle de bain de Kensington; ma belle salle de bain, au plancher de blanc caoutchouc, aux murs de faïence blanche et verte, aux robinets et ustensiles d'argent! »

Et Mme Gaby D.s.s ayant pleuré, tout Londres eut les larmes aux yeux, d'autant plus qu'en même temps que le départ de la charmante, Londres apprenait une petite déconvenue qu'elle avait dû subir, la *povre*, avant de dire adieu pour de bon à sa blanche salle de bain.

Mme Gaby D.s.s avait formé, tout simplement, le projet de visiter en France les tranchées; tel un souverain qui passe en revue ses troupes loyales et distribue des croix de guerre, elle eût voulu passer elle aussi et distribuer des sourires.

Plaignez Mme D.s.s, car ce beau projet tomba à l'eau par la faute des autorités militaires françaises à qui la demande avait été soumise et qui n'en surent point apprécier l'importance.



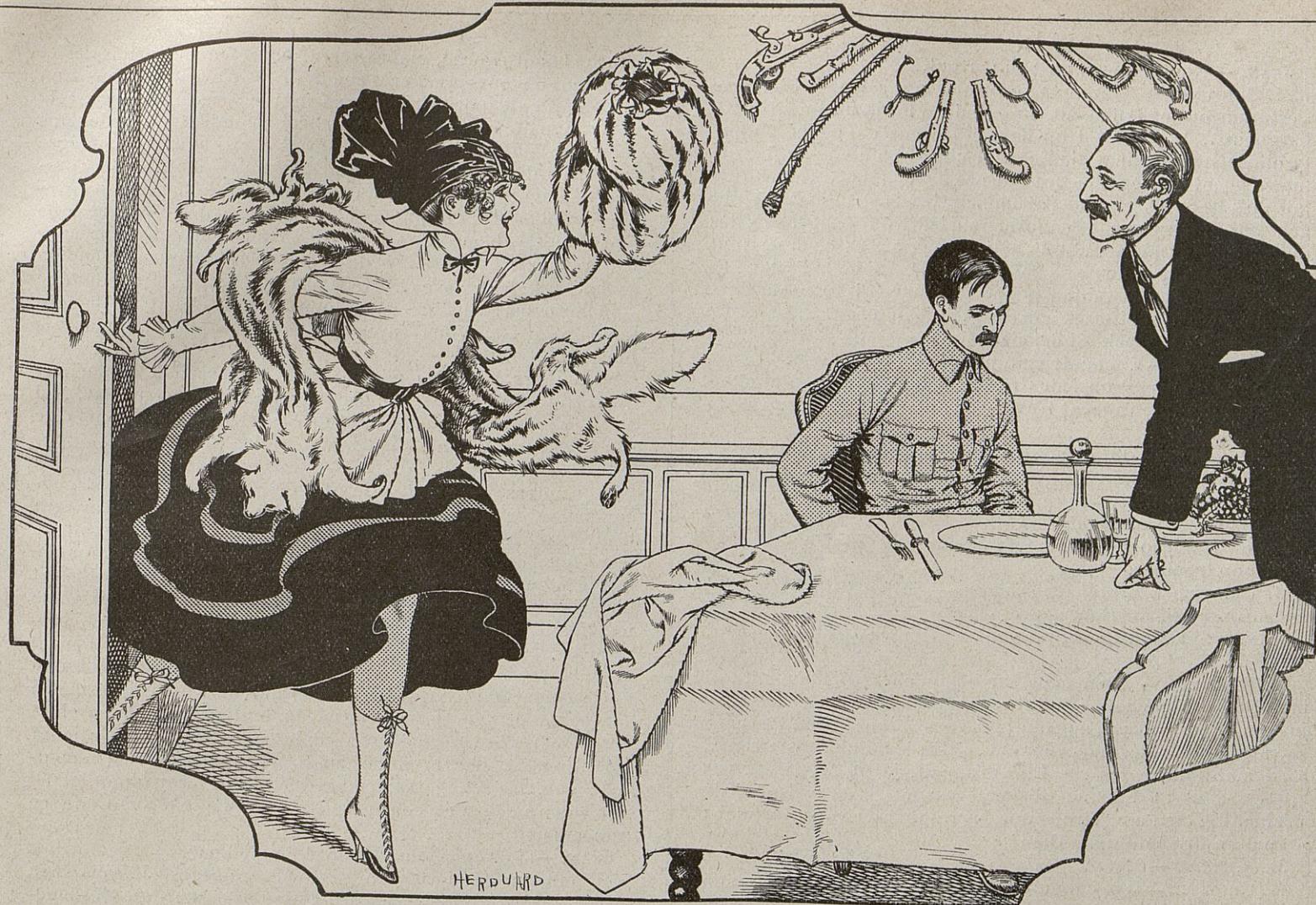
Morale et lingerie fine.

L'Union des Mères du Royaume-Uni n'était, jusqu'à ce jour, notoire que pour le dévouement dont elle a fait preuve à l'égard de la bonne cause, en favorisant le recrutement, et aussi par la sollicitude qu'elle a témoignée aux blessés et aux familles des militaires. Voici maintenant que cette respectable Association se signale à l'attention publique par un regain d'activité, mais cette fois dans un tout autre ordre d'idées.

L'Union des Mères vient en effet de lancer en Angleterre des circulaires enflammées qui, au nom de la morale outragée, protestent contre le sans-gêne avec lequel les grands et même les petits magasins étaient dans leurs vitrines et représentaient dans leurs catalogues les affriolants articles de la toilette féminine, tels que fins vêtements de dessous, combinaisons de soie, chemises de dentelle, pantalons arachnéens, cache-corsets à jour, etc., etc. Et l'indignation de la vertueuse Union est poussée à son comble, lorsqu'elle dénonce l'audace des commerçants sans scrupule qui, non contents d'exposer aux regards du public innocent lesdits articles, qualifiés d'« immodes, suggestifs et indécent », agravent encore leur cas en les disposant avec art sur des mannequins de cire.

Mais à quoi bon signaler le mal si l'on n'indiquait immédiatement le remède? *L'Union des Mères* n'y manque pas. La vertu publique sera sauvée si les femmes de la Grande-Bretagne savent se contenter d'honnêtes jupons de flanelle, de confortables culottes de pilou, d'hermétiques combinaisons de laine. Voilà au moins qui n'est pas immode, et qui, malgré tout l'art d'un étagiste, ne saurait suggérer de mauvaises pensées!





QUINZE JOURS DE "CONVALO" (*) ou LE RETOUR DE DON JUAN

Le « tourné-bride » de M. GRIOTTE. Au quatrième étage, trois petites pièces très gaies, très claires. Une chambre à coucher où s'étale ce luxe de peluches rouges et de draperies verlées qui faisait florès il y a trente-cinq ans. Beaucoup de portraits féminins, aux sourires périmentés. Une panoplie où s'entrecroisent des cravaches, des épées et des pistolets. Un cabinet de travail fait d'une bibliothèque trop étroite et d'une table minuscule. Un salon terriblement encombré : le piano a une jupe et la cheminée, également enjuponnée, s'adorne d'une garniture Second Empire où des nymphes de cuivre enlacent des œufs de lapis-lazuli. M. GRIOTTE vient de remonter, chargé de paquets. Il installe deux couverts, avec des soins maladroits et touchants, puis il affronte les ténèbres d'une cuisine grande comme un placard. On frappe. C'est JEAN.

M. GRIOTTE. — Entrez ! Je vous attendais.

JEAN. — Mais, monsieur Griotte... ce tablier ?

M. GRIOTTE. — Ah ! oui. Ma vieille bonne a regagné sa chau-mière, alors je confectionne mon frichti.

JEAN. — Par exemple ! Je ne supporterais pas...

M. GRIOTTE. — Mais si, vous supporterez très bien ma cuisine ! J'ai le tour de main.

JEAN. — Tout de même !...

M. GRIOTTE. — Les messieurs de mon âge n'ont à souffrir que de la pauvreté. Ce n'est pas grand chose. Ce n'est rien ! Nous sommes quelques-uns, dans le quartier, qui nous rencontrons au club. Maintenant, nous nous rencontrons au marché. C'est beaucoup plus amusant. On coudoie des petites ménagères d'occasion qui n'ont pas beaucoup plus l'habitude que nous, mais qui froncent le sourcil et qui essaient de prendre des mines dégoûtées de marchandeuses. C'est très drôle, je vous assure... Et puis, je n'ai pas le choix. Que voulez-vous, mon cher Jean, je suis d'une famille que tous les événements appauvrisent... Nous avons ça de bon, comme disait l'autre !

(*) Suite. Voir *La Vie Parisienne*, n° 45 et 46.

JEAN. — Mais les amis ?...

M. GRIOTTE. — Les maisons où je dinais sont fermées provisoirement. C'est le moratorium du dîner en ville !

JEAN. — Je suppose que vous avez fait un menu de guerre.

M. GRIOTTE. — Œufs brouillés, bisteack à la russe et camembert.

JEAN. — Mais la vaisselle, monsieur Griotte ?

M. GRIOTTE. — J'attendais ça ! Mon bon Jean, je ne pense pas plus en mangeant que j'aurai, après, à laver la vaisselle, que je ne songe aux épines en admirant une rose ou à la pluie quand il fait beau. Homme des tranchées, tu m'as donné l'exemple : je prends le temps comme il vient et, en résumé « je ne m'en fais pas ». A table !

JEAN. — A table, monsieur Griotte ! Ainsi que tous les jeudis, en temps de paix ! Rien n'a bougé, ici... Je me sens un peu ému... Et vos œufs brouillés sont des merveilles.

M. GRIOTTE. — Votre ami Ballezard ne vous a pas accompagné ?

JEAN. — Non. Il a découvert, en plein Paris, ce qu'il appelle un petit coin campagnard. Il y déjeune en compagnie de trois fusains qui calment sa nostalgie. Ensuite il ira boulevard Bonne-Nouvelle. Il aime ce boulevard ; il lui trouve un air bon enfant... Ah ! si vous saviez ce que l'amitié d'un compagnon comme Ballezard peut comporter d'enseignements ! Jusqu'à présent, je croyais qu'un homme sensible était celui qui savait choisir des tableaux au Salon, ou qui appréciait la couleur d'une étoffe. Je croyais aussi qu'un homme modeste était celui qui pouvait parler des autres sans les couvrir d'insultes. Je me trompais. Ballezard m'a montré ce qu'étaient la vraie modestie et la vraie sensibilité. Cela se manifeste par des mots si profonds, si justes, par un tel oubli de soi !...

M. GRIOTTE. — Que faites-vous de vos soirées parisiennes ?

JEAN. — Nous allons... un peu partout.

M. GRIOTTE. — Avez-vous remarqué que le plaisir lui-même s'est transformé? Il finissait par prendre à Paris un tour brutal, hargneux... Il y avait trop de sales cocos en petits feutres tyroliens, qui venaient digérer leur choucroute en soufflant la fumée puante de leurs cigares au nez des femmes... On me traitait de raseur parce que j'abominais les bastringues où des gens gais qui croyaient s'ennuyer venaient voir des gens tristes qui croyaient s'amuser... A la hotte! Nous allons changer tout ça. Il ne faut pas une paille dans l'éclat de rire de la France. Et le monde ne respirera que quand la France rira de nouveau. Amen!... Voilà le bifteack à la russe. Et maintenant...

JEAN. — Ce bifteack est délicieux...

M. GRIOTTE. — Et maintenant, parlons de Germaine.

JEAN. — Pauvre monsieur Griotte! Pauvre sentimental monsieur Griotte que j'adore! L'avez-vous assez raté le coup de la réconciliation!

M. GRIOTTE. — Et d'abord, comment l'avez-vous trouvée, Germaine?

JEAN. — Fort jolie.

M. GRIOTTE, *triomphant*. — Ah!

JEAN. — Fort jolie et joliment forte. Je crois que je ne l'ai pas beaucoup troublée.

M. GRIOTTE, *haussant les épaules*. — Enfant! qui juge les femmes sur des apparences grossières.

JEAN. — Sur quoi les jugerait-on? Pas sur ce qu'elles pensent, bien sûr.

M. GRIOTTE. — Non, mais sur ce qu'elles dissimulent... si mal! Quel malheur que l'intuition de ces choses-là vous arrive juste à l'heure où cela ne peut plus vous servir à rien. Penser à sa vie passionnelle, mais cher ami, c'est récapituler ses erreurs, c'est additionner les : « Elle m'aimait, je ne m'en suis pas aperçu », les : « Elle ne m'aimait pas et je croyais qu'elle m'aimait », etc., etc. Tirons une barre et inscrivons au total : « Peut-on être bête, mon Dieu! »

JEAN, *riant*. — Merci.

M. GRIOTTE. — J'ai connu un monsieur qui faisait profession d'observer. Il avait un monocle. Jugé! Le monsieur qui porte un monocle ne peut rien observer, parce qu'il se fait remarquer; chaque fois qu'il s'incruste son carreau dans l'œil, il a l'air de signifier : « Attention, je ne vous raterai pas ». Moi qui n'ai l'air de rien... j'étudie... Parfaitement! mon cher, je note des riens, d'imperceptibles riens : une main qui se crispe à la dérobée, le petit tremblement d'une lèvre, un cillement, une intonation indifférente mais qui s'infléchit tout à coup en tendresse, si bien qu'il y a un aveu et comme un baiser dans cette phrase : « Jean, prenez donc une chaise », tandis que quelqu'un d'averti trouverait de la haine dans un mot d'amour prononcé d'une certaine façon.

JEAN. — Germaine est plus simple que vous ne le croyez.

M. GRIOTTE. — Si vous saviez, mon petit, comme c'est compliqué une femme simple, alors que les femmes compliquées sont souvent si faciles à démasquer! Quand vous avez divorcé, qu'étiez-vous pour Germaine? Un oisif, pas bête, certes, mais effroyablement dangereux. L'épouse de don Juan a eu la patience courte. Elle n'a pas pu attendre que le temps des succès fût passé. Vous revenez blessé, glorieux. Cela l'émeut, mais elle veut attendre, et même si son cœur a envie de crier, elle impose silence à son cœur. Elle devine que vous faites la petite tournée, que vous passez la revue obligatoire, depuis la petite amie en titre, très libre, mais que l'on cachait, jusqu'à la grande amie, pas libre, et que l'on affichait par vanité. Je passe sous silence la Fantaisie représentée par M^{me} X..., l'Elégance par M^{me} Y..., la Bêtise Dorée par M^{me} Z...

JEAN. — Comme vous m'en prêtez!

M. GRIOTTE. — Je vous les prête, en effet, car elles ne tardent pas à venir à moi : « Ce monstre de Jean, si vous saviez! » Je leur réponds : « Pleurez, ça vous fera du bien » et elles ne pleurent pas, car elles ont l'esprit de contradiction. Et puis, celles-là vous aiment inconstant; elles vous détesteraient fidèle.

JEAN. — Tout cela, ce sont des histoires du temps passé. Pourtant, je vous mentirais si je vous disais que je n'ai pas eu, pendant ces quinze mois, des souvenirs troublants. Je songeais au retour. J'évoquais cette phrase de la *Confession d'un enfant du siècle*: « Alors, ces hommes de l'Empire, qui avaient tant

couru et tant égorgé, embrassèrent leurs femmes amaigries et parlèrent de leurs premières amours. » Je n'avais pas dans mon portefeuille le portrait de Germaine; en cas d'accident, cela n'eût point été convenable, mais chaque combattant garde dans son cœur l'image d'une femme. J'avais choisi la mienne, malgré le désaccord, malgré le divorce, malgré tout — à cause des « premières amours! » Le parfum du bouquet de la fiancée ne s'évapore point et dans les plus anciens ménages flotte encore cette odeur de lilas blanc et de roses roses qui embaume le premier baiser. Vous n'avez pas idée de ce que cela réconforte, quand on se bat, de se battre avec le cœur plein! Ce qui fait que, divorcé — ô bizarres replis de l'âme humaine! — c'était ma fiancée que j'évoquais... Vous voyez que je ne suis pas un si mauvais bougre!...

M. GRIOTTE. — Ah! comme je vous comprends! Vous n'imaginez pas à quel point... Si: parce que je vais me confesser. Moi aussi j'ai revu ma fiancée, ma fiancée de 1882... Oh! je puis dire son nom : il n'y a plus d'indiscrétion: M^{me} Cerquigny.

JEAN. — Non!

M. GRIOTTE. — Si! Il y avait eu « promesse de mariage » comme on dit à la campagne. Et puis ses parents m'avaient trouvé trop léger. Trop léger! Comme si l'on avait besoin de lest pour s'embarquer dans l'azur! Bref, c'est un autre qui l'a emporté, un dos rond, une espèce de trop riche qui est mort d'une indigestion de chiffres, sur un bordereau! Elle est venue ici. Elle n'a qu'un fils, vous savez, un fils unique qui a été gravement atteint par une grenade en Champagne. C'est un bon : il lui ressemble. M^{me} Cerquigny n'est pas qu'une mère ; c'est aussi une maman; eh! bien, je l'ai trouvée auréolée par l'héroïsme de son gamin et telle qu'elle était à dix-huit ans; oui, mon cher, elle a repris le visage de son adolescence, un visage rajeuni par l'anxiété, par la fierté aussi, et si beau et si émouvant que, ma foi, je l'ai embrassée. Jean, croyez-moi, il ne faut pas se défendre contre le Passé... Que dites-vous de ce camembert?

JEAN. — Je n'en ai jamais mangé de meilleur.

M. GRIOTTE. — Je les choisis, mes fromages. Je suis bien avec ma crémière; elle m'autorise à soulever la croute très légèrement, très discrètement afin que l'acheteur qui viendra après moi ne puisse se rendre compte de cette investigation. Quand la pâte est sèche et crayeuse, ma crémière me dit : « Laissez-le, M. Griotte, je le refilerai à une cuisinière », et voici la récompense du vieux monsieur qui fait son marché : à lui le fromage succulent, le fruit mûr, le poulet tendre. Il en va de même pour le bonheur : faites votre marché vous-même, mon cher Jean!...

JEAN. — Je vous aiderai à tout ranger... Je ne permettrai pas...

M. GRIOTTE. — Quand j'ai un invité, une dame de mes amies vient prendre le café avec nous et expédie gentiment cette petite besogne. J'ai pensé à Germaine...

JEAN. — Ah!

M. GRIOTTE. — Oui... Mais elle ne pouvait venir. C'est son jour de garde à l'hôpital. Elle m'a déclaré qu'elle m'enverrait une remplaçante.

JEAN. — Qui?

M. GRIOTTE. — Suzy Fontinneau.

JEAN, *bondissant*. — Suzy!

M. GRIOTTE. — Elle-même!

JEAN. — Mais elle ne pouvait pas la sentir.

M. GRIOTTE. — Et pour cause... Il faut croire qu'elle se sont réconciliées.

JEAN. — Suzy! C'est très ennuyeux... J'abomine son mari.

M. GRIOTTE. — Ingrat!

JEAN. — J'ai bien envie de m'en aller.

M. GRIOTTE. — Trop tard... Voici ses trois coups de sonnette!

Et l'espionne Suzy, introduite, toute menue, toute blonde, toute rose, avec ses sourcils trop hauts et trop arqués, Suzy dont l'étonnement d'être au monde ne le cède qu'à la joie de s'y constater si jolie et si spirituelle, Suzy, dont la voix pointue vrille les oreilles, emplit la petite pièce d'un tumulte de rires, d'exclamations, de parfums et de cris.

JEAN. — Et l'époux?

SUZY. — Il travaille, toujours les affaires! Et ce qu'il est préoccupé! Pauvre chou! Il rentre brisé et il s'occupe

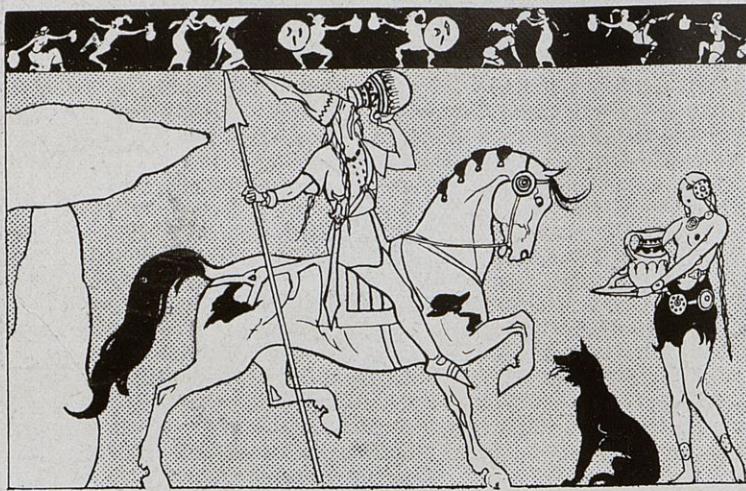
UNE JOURNÉE DE TROTTING



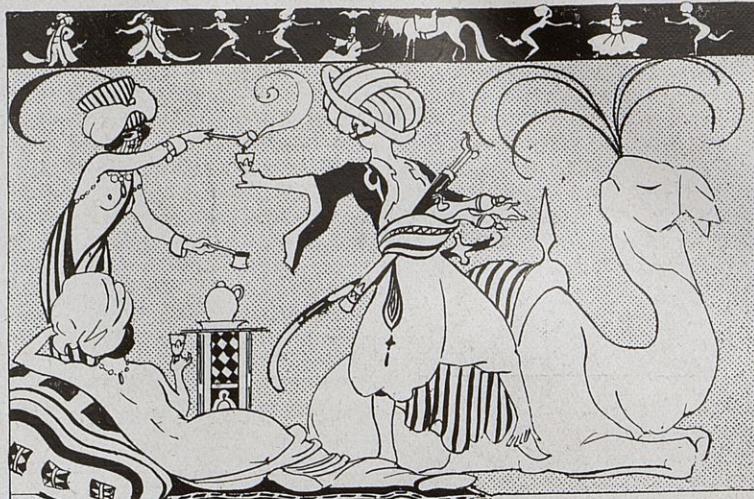
LA PATRONNE FAIT COURIR....



ET VOILA LE RÉSULTAT DES COURSES!



LA CRUCHE D'HYDROMEL



LA TASSE DE CAFÉ

LE COUP DE L'ÉTRIER

encore de ses valeurs! A propos, cher Jean, vous étiez aussi sur les Bibers-Molders, croyez-vous qu'elles se relèveront?

JEAN. — Oh! moi je vais vous dire : je m'en fiche!

SUZY. — Est-il amusant! L'uniforme vous va très bien, vous savez. J'ai une envie folle de me payer une paire de molletières. Qu'en dites-vous? Des molletières de satin bleu cru, nouées par un ruban d'or... Tout à l'heure vous me raconterez vos exploits, Jean... Si!... si!... J'y tiens. D'ailleurs tous mes amis m'écrivent et je n'ai reçu de vous qu'une carte postale au crayon-encre, quelque chose comme : « Mille amitiés » ou « Bons souvenirs pour vous deux ». Vilain! Cela m'est arrivé un samedi après-midi, à mon jour. Car j'ai conservé mon jour. Taisez-vous! On n'y sert que du pain beurré et du thé léger. Menu de guerre! Il y avait là Chambroux, vous savez, le gros Chambroux? Il se marie, mon cher; il épouse, à cinquante-huit ans, la gosse Yvelain, la petite dernière, celle qui zozotte et qui louche un peu... Si, elle louche! Qu'est-ce que vous pensez de cet avenir-là? Moi je vais vous expliquer. D'abord, Chambroux sera heureux, mais il maigrira. Ensuite il sera malheureux, mais il engrassera. Après quoi il restera gros et résigné. Quelle histoire, hein? Qu'en pensez-vous, Jean?

JEAN. — Moi? Je m'en fiche!

SUZY. — Est-il amusant! Et Germaine? Avez-vous vu Germaine? Il paraît qu'elle travaille dur à l'hôpital. C'est la mère Courbois son infirmière-major, la mère Courbois qui se croit charmante... l'effroyable mère Courbois, toute en graisse et en poils... Un jour on lui amène un tirailleur indigène, blessé et qui avait les yeux fermés. Elle lui glousse : « Ne vous inquiétez pas mon ami et bientôt vous aurez votre récompense: vous pourrez me voir ». L'autre, intrigué, soulève sa paupière de l'index, regarde la mère

Courbois d'un œil terrifié et ne dit qu'un mot, mais quel mot! La mère Courbois l'a mis, ce mot-là, sur le compte de l'admiration! Ainsi sont les femmes. Pas toutes. Moi, je ne m'en fais pas accroire et les compliments me laissent froide... D'ailleurs je suis un garçon, un vrai garçon manqué... « Pas de coquelteries, un peu de coquetterie », telle est ma devise. Ainsi, tout à l'heure, avant de venir, en deux temps et trois mouvements, j'ai changé ma coiffure, je me suis arrangée à la japonaise, avec des guiches. Aimez-vous les guiches, Jean?

JEAN. — Je m'en fiche!

M. GRIOTTE. — Il plaisante!

SUZY. — Oh! Je le connais... C'est effrayant ce que je le connais! Il aurait inventé la taquinerie! Mais il n'est pas tellement j'm'en fichiste, vous pouvez me croire. Tout à fait petite fleur bleue, au contraire... Si je voulais raconter une certaine histoire de piano... et d'un monsieur qui pleurait parce que je jouais du Chopin... Ah! Ah! Mais ça serait du bavardage et j'ai horreur du bavardage. Jean, je suis seule à la maison de deux à trois; j'ai les intimes de cinq à sept et les amis, le soir, de neuf à onze. Choisissez! Mon Dieu! Il est trois heures! Déjà! Il faut que je me sauve. Et dire que j'étais venue mettre un peu d'ordre ici! Quelle étourdie je fais! Excusez-moi, Prosper; et vous, Jean, ne vous faites pas trop attendre... Bonsoir! Gamin va! Il a l'air bourru parce qu'il est devenu timide... Je vous impressionne donc tant que ça?

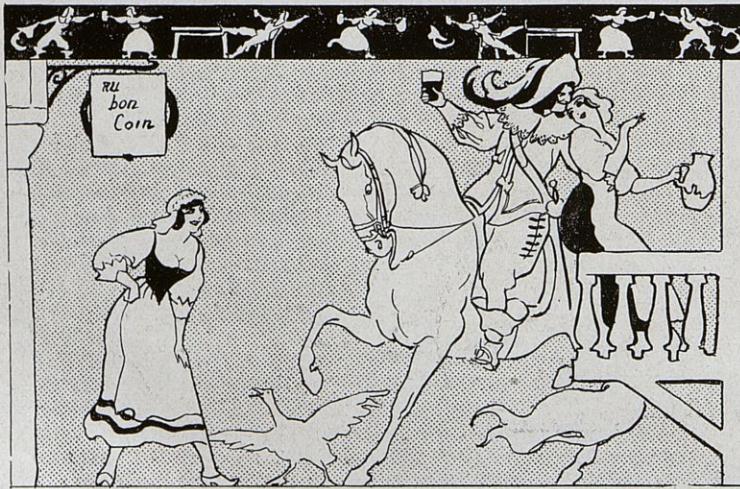
Elle disparaît.

M. GRIOTTE. — C'est vrai? Elle vous impressionne?

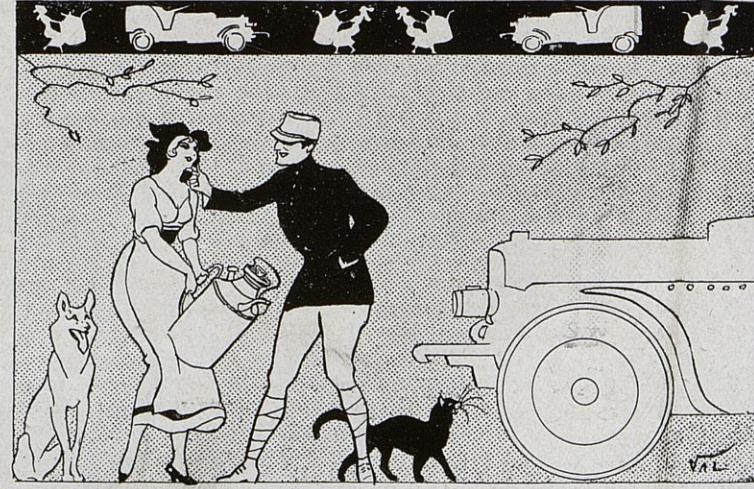
JEAN. — Moi? Je m'en fiche!

(A suivre.)

FLIP.



LE VERRE DE VIN



LE BIDON DE PÉTROLE



PETIT LEVER

...Des idées s'agitent dans ma tête sans que je puisse les ordonner encore : tout ensemble visions de bataille, souvenirs des fatigues subies, impressions confuses d'un bien-être inaccoutumé... J'ouvre les yeux. Par les rideaux entr'ouverts le soleil filtre un trait oblique. Où suis-je? Je ne sais et clos de nouveau mes paupières. Il y a dans la chambre tiède des parfums, du silence et mille délicatesses. Je goûte une détente où je me dissous : comme une lassitude comblée, et j'ai le sentiment d'une grande douceur présente à mes côtés... Ma main, à l'aventure, se pose sur une chair lisse et nue, et soudain je me souviens... Mon amie repose près de moi. Je suis en permission. Sous la joie précise, je me réveille enfin...

Je la regarde. Elle se tient « en chien de fusil », les genoux au menton, la croupe gamine arrondie sous les draps. Une rougeur colore son visage qui a rougi de l'oreiller. Elle dort, les poings fermés comme une enfant, les lèvres ouvertes par son souffle candide, et je m'émerveille, comme jadis, devant son sommeil de gosse si trompeur!... Je retrouve une impression d'autrefois : à cause de ses traits indécis et de ses épaules un peu grêles, il me semblait chaque matin que, ce jour-là, sa beauté commençait... Elle n'a pas changé. Si elle savait les idées de bonheur que, tout un an, j'ai « suspendues » à son image charmante et fragile!

Et je songe : « Voilà. C'est elle. Pendant des mois, si je ne puis dire que j'ai vécu de sa

mémoire — ce qui serait certes exagéré — mes pensées vers elle m'ont soutenu aux heures difficiles. Je lui écrivais des lettres où je lui disais en cérémonieux hommage : « Ma délicieuse amie », et d'autres où je l'appelais « Pomme » tout simplement, à cause de ses joues d'api... Ainsi, suivant les moments, — on a des loisirs dans les tranchées — je passais de l'élégance à la familiarité et me plaisais, en dilettante, aux contrastes de mes sentiments. Petite Pomme! Petite Pomme! Bien des fois, dans mon souvenir, tu vivais moins par ce que tu étais toi-même que par les mérites que je t'accordais, car je me faisais de toi des aspects dociles où j'admirais complaisamment mon passé... Pomme, délicieuse amie, petite maîtresse jadis décevante! tu fus, sans t'en douter, un précieux réconfort. Mais ne suis-je pas ridicule aujourd'hui de philosopher sur toi, comme dans « le civil »? Je veux être tout à ma joie. Et puis, comment ne t'aimerais-je pas tout de go, ce matin, quand, hier soir, tu m'as comblé?...

Elle a bougé. Sous les draps qui ondulent, le gracieux derrière rond s'est ému. Elle baille, étire un bras, lève au pl-

fond une main aux cinq doigts écartés et raidis. Je me souviens de certains réveils tumultueux. Va-t-elle grogner comme jadis? Elle revenait au sentiment, en bataille contre la vie et sans qu'on sût jamais pourquoi... J'attends des interjections émouvantes... Non! Ses cils battent, un instant, sur son sommeil obstiné puis, ayant ouvert des yeux étonnés et ravis, d'un bond elle s'installe sur son séant, pousse un soupir, et, les bras à mon cou, murmure :

— Mon chéri...

Et tout de suite elle bavarde :

— Bien dormi?... Oh! ce soleil!... J'ai fait un rêve. Nous étions tous deux à la campagne. On s'était assis sur l'herbe. A cause des jeunes pousses, ça sentait frais, ça sentait la sève, ça sentait le plaisir. Au-dessus de nous, il y avait des feuillages qui se balançait, puis, au-dessus encore, un ciel fin comme on en voit dans les tableaux, et, dans le bleu, deux petits nuages tranquilles qui s'en allaient lentement... Nous avions des pensées comme on n'en a qu'à la campagne, des sentiments délicats, des désirs blancs, et nous n'avions pas l'idée de voir les feuilles à l'envers...

C'est un couplet, tout simplement. Tant de littérature me déconcerte. Je croyais revoir une maîtresse et je retrouve une marraine en mal de psychologie. Je songe aux nombreux filleuls à qui cette rhétorique fut déjà servie.

— Je ne pourrais plus t'appeler Pomme...

— Pourquoi?

— Mme de Sévigné elle-même...

Mon ironie la met en défense :

— Veux-tu te faire?

Si je pouvais avoir une scène! Comme je m'en amuserais davantage que de ses essais sentimentaux! A dessein, je force mes soupçons :

— On doit apprécier les talents épistolaires. Pomme rougit.

— Que veux-tu insinuer?

— Dame! C'est clair...

O joie! L'orage est déchaîné. Pomme, cabrée, essaie de détourner mes reproches en m'accusant moi-même.

— Et toi, dans les villes où tu passes...

Timidement, j'oppose :

— Tu sais, les tranchées...

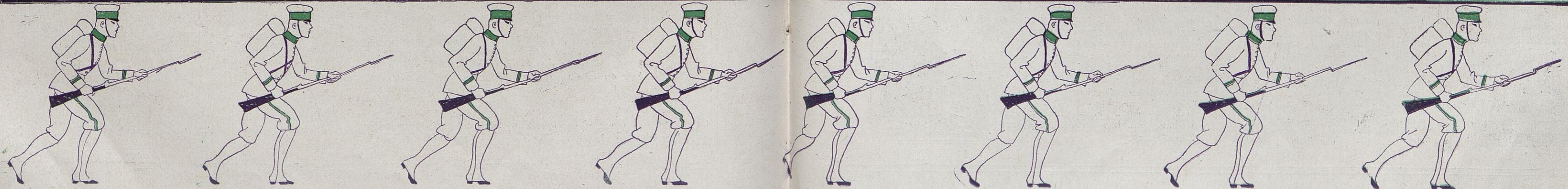
— Je ne crois pas aux tranchées.

A la bonne heure! Je suis ravi et j'admire sa sereine mauvaise foi. Pomme s'agitait sur le lit, lance de grands gestes, prend le ciel à témoin, se dépense en apostrophes inachevées, s'exclame : « Ah! les hommes!... » et, brusquement, fond en larmes... Enfin, je la retrouve. Elle est adorable. Dans son désordre, la chemise a glissé découvrant les épaules jolies sou-



T. Falano





levées de sanglots. La bonté l'emporte sur mon désir de prolonger un instant qui me diverte. Je tends le rameau d'olivier :

— Pomme, ma petite Pomme...

— Tu... es... un... mons...tre...

Le monstre, plus pressant, risque un geste.

— Non, non, je ne veux pas.

Bien que déjà rassérénée elle se défend, repousse mes attaques, se refuse :

— Je ne veux pas... Non... Pas ce matin...

— J'ai si faim.

— Tant pis.

— Mais enfin, pourquoi ?

Pomme hésite un instant, cherche sa réponse, puis, très vite :

— Tu ne pourrais plus ce soir.

Le reproche est vif et en d'autres temps, peut-être, eût été mérité. Sans m'en formaliser, je réponds avec assurance :

— Voyons, après dix mois de front...

Dix mois ! Pomme calcule, apprécie, puis éclate d'un rire que ses larmes ont rendu plus frais :

— Bien vrai ?

— A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

— Oh ! mon cheri, je crois aux tranchées maintenant.

LOUIS LÉON-MARTIN.



LES CARACTÈRES FRANÇAIS ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE

VI. — Le Théâtre et la Ville (Suite).

Un soldat, de qui le nom est inconnu et devrait être glorieux, a crié dans la tranchée : *Debout les Morts !* Et les morts se sont levés; mais ARGAN ne s'est pas levé de son fauteuil, où il continue d'éplucher les comptes de *Monsieur Purgon*, et d'élaborer de petites drôleries dont *Thomas* lui-même ne rit plus. Est-ce la faute d'ARGAN s'il est valétudinaire ? On doit le plaindre ! Je le plains; mais je voudrais qu'il se plaignît lui-même, et j'ai peur qu'il ne se félicite plutôt de son état.

A quoi songe-t-il durant ces mornes journées ? Il ne veut pas savoir qu'il y a la guerre, et on ne lui annonce pas les morts trop nombreuses de ses contemporains, qui lui feraient peut-être impression. Il ne lit plus les journaux, et il n'a jamais frémi d'impatience en attendant le communiqué. Cela ne l'intéresse point : il est homme de plume et de tête ; mais il a la plume légère et il n'a pas la tête épique. Qu'est-ce donc qui l'intéresse ? L'avenir. Avec la même angoisse que nous autres nous demandons quand la ligne ennemie sera percée, il se demande quel sera le théâtre de demain.

ARGAN, je vais vous répondre, et je risque peu à prophétiser, car un écolier ne s'y tromperait pas. Si vous-même aviez fait vos classes, et que vous eussiez un peu de lecture et de philosophie, même empruntée, vous sauriez qu'ici-bas rien ne change : demain ressemblera sans doute à hier, ce n'est pas le théâtre qui sera exception. La nature a coutume de se répéter, et lorsqu'on dit qu'elle se renouvelle, il faut entendre justement qu'elle ne produit rien de neuf. Le printemps de l'année prochaine sera pareil à celui de cette année, ou bien il ne sera pas le printemps.

Je vous accorderai donc, ARGAN, que nous pouvons compter sur un renouveau du théâtre. Je crois que, pendant un lustre ou deux, le public n'y souffrira



plus rien de frelaté, et que votre verve déjà ralentie tombera devant que le goût recommence d'être assez équivoque pour restaurer votre succès. Prenez garde que le comique est ce qui passe plus vite, quand il ne jaillit pas de source. L'esprit est immortel ou éphémère, point de milieu : flairez le vôtre, il ne sent pas bon. Rien ne ressemble tant à une sottise qu'une plaisanterie qui cesse d'être plaisante, par l'effet du temps — ou de la guerre.



Théamont est le plus infortuné des hommes. — Juste Dieu ! Quelle nouvelle m'annoncez-vous là ? Aurait-il perdu son fils unique sur le front d'Artois ou de Champagne ? — Vous vous moquez. Ne savez-vous point que Théamont est célibataire, et trop égoïste pour avoir jamais fait un enfant ? — Je n'y songeais plus ; mais, dans la conjoncture de la guerre, quelle autre raison peut alléguer un honnête homme pour oser se prétendre malheureux ? — La disgrâce de Théamont est qu'il ne sait plus où passer ses soirées.

Lorsque la guerre a été déclarée en août, Théamont a calculé qu'elle prendrait naturellement fin en novembre et que la saison ne serait différée que de six semaines : un bon Français en peut faire le sacrifice à son pays. Mais voici le deuxième novembre, et l'on ne saurait appeler saison ce que la plupart des directeurs nous offrent. Théamont est comme une âme en peine.

Il n'est pas assez aveuglément amateur de spectacles pour se contenter de n'importe quoi. Le cinéma l'assomme, il ne dédaigne point le cirque, mais trois fois par an. Il n'a jamais fort goûté le music-hall, et il n'y met plus le pied depuis qu'on y voit de petites femmes en kaki, ou une grosse fille à moitié nue qui chante : *Je suis la France*. Théamont se fait de la France guerrière une autre idée. Les revues le dégoûtent ; il pense justement que, si le chauvinisme des planches est importun en temps de paix, c'est dans le temps de guerre une farce ignoble et outrageuse.

Au fait, il n'est point du tout amateur de spectacles. Il s'y ennuie ou s'y endort. Il ne se plaît qu'aux entr'actes, qu'il trouve trop brefs, bien qu'il dise qu'il les trouve longs. Il condamne tous les auteurs et toutes les pièces avec un furieux mépris. Décidément, il hait le théâtre. Mais il y allait chaque soir depuis trente ans. C'est l'habitude, plus forte que l'amour. Théamont ne vit plus : il ne sait plus où passer ses soirées.

Ceux qui ne souffrent que les deuils, les privations, la misère, sont prêts de les souffrir encore des mois et peut-être des années, pourvu que le Hun soit réduit. Seul de tous les citoyens français, Théamont consentirait de signer une paix boiteuse, seul, il ose dire : *Cela ne peut pourtant pas durer éternellement*. Le spectacle quotidien lui est plus nécessaire que son tub : voilà quinze mois pleins qu'il a le sentiment de ne s'être pas lavé.



Où me conduisez-vous en si grand mystère, Adimante, et à la fin, pourquoi ne voulez-vous pas me dire le but de cette promenade ? La voiture s'arrête sur une hauteur, nous découvrons une ville immense qui est à nos pieds. Un large fleuve nous en sépare et l'enveloppe de ses replis, puis la pénètre, la traverse, et nous le voyons au loin qui poursuit sa route entre deux rangées de palais. Une forêt borde encore ce fleuve à l'endroit qu'il est plus rapproché de nous. A l'autre extrémité de la ville, une colline plus élevée que celle où nous venons de faire halte, supporte une église pareille aux temples de l'Orient et dont la blancheur est éblouissante. Le jour qui éclaire tous les autres monuments est moins cru, mais si favorable que je compte les tours, les dômes et les clochers, qui semblent dessinés d'un trait fin et peints d'une couleur grise.



L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



Un blessé retiré d'une tranchée.



Les brancardiers à l'œuvre.



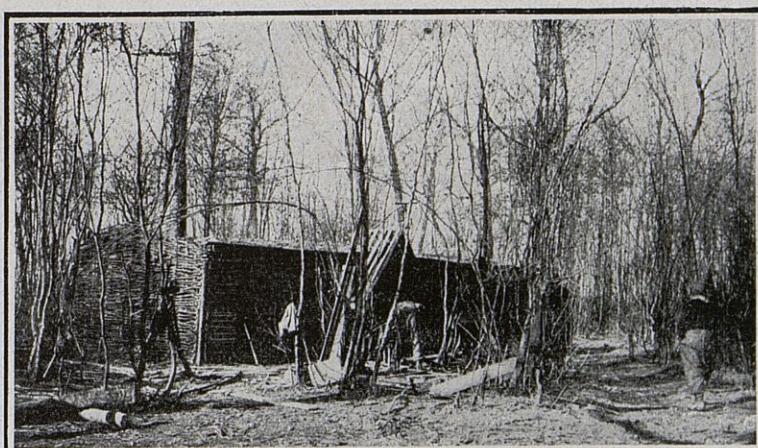
Le rassemblement et le pansage des blessés.

LE TRANSPORT DES BLESSÉS DU CHAMP DE BATAILLE A L'AMBULANCE



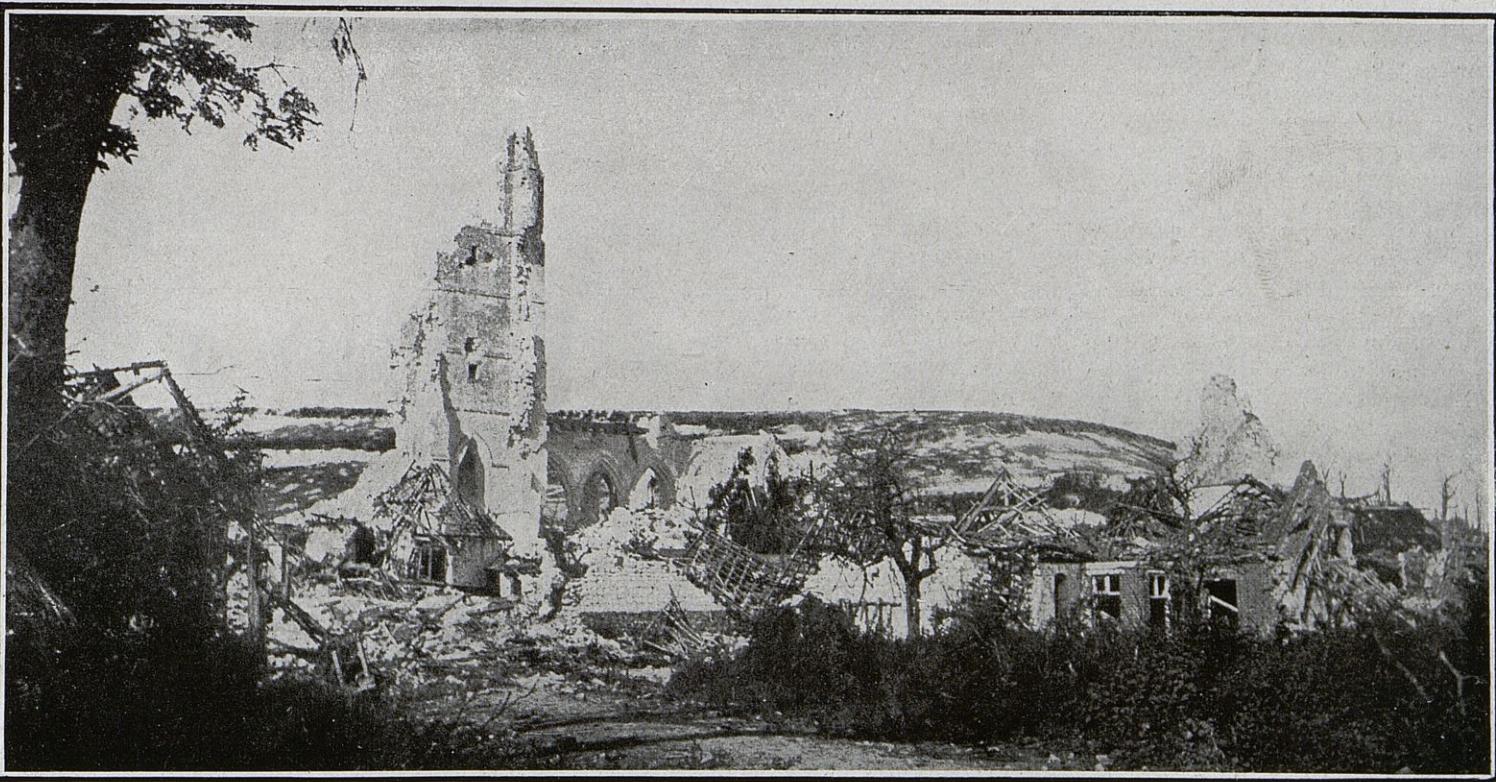
LES HÉROS MASQUÉS

Soldats belges prémunis contre les gaz asphyxiants.



POUR L'HIVER, EN ARGONNE, VILLA MODERNE

Abri de cantonnement, renfermant 2 pièces, construit en 8 jours.



UN PAYSAGE HISTORIQUE : LES RUINES DE L'ÉGLISE ET DU VILLAGE D'ABLAIN-SAINT-NAZAIRE

« Je ne les compte pas seulement : je les reconnaiss. Voici l'Arc de Triomphe et le Louvre, le Val-de-Grâce, dont Molière a chanté la gloire, et les Invalides où l'or s'efface. Voici la Sainte-Chapelle, ADIMANTE, et Notre-Dame, et Babel. Quelle surprise pensiez-vous donc me faire? Avez-vous cru que je ne remettrais point cette campagne, qui est Saint-Cloud, et cette ville qui est Paris? Laissez-moi retourner à la province. La société m'ennuie. J'aurais honte de me divertir. Je veux faire retraite jusqu'au dernier jour de la guerre.

— J'ai deviné votre vœu, et c'est afin de le prévenir que je vous ai ramené jusqu'ici. Vous n'ignorez point que, l'année dernière, Paris a cessé durant quelques mois d'être la capitale de la France. Il est redevenu capitale, mais il avait goûté la vie de province, qui lui a paru si bonne qu'il hésite encore à reprendre ses coutumes d'autrefois. Vous trouverez ici, et vous ne trouveriez pas ailleurs, la retraite que vous souhaitez. Si je vous transportais à Bordeaux ou à Marseille, vous n'y coucheriez pas deux nuits : il y a la guerre.

— Je vous annonce une bonne nouvelle : ce qu'on appelait *le Monde* n'existe plus. Les gens les plus entichés de belles relations ne voient plus que leurs vrais amis, et pour le plaisir de les voir; ce qui revient à dire qu'ils ne les voient même pas tous : ils font un choix sévère. Les salons ne sont plus des halles, mais des cercles bien fermés. Il y règne une sécurité de l'âge d'or, et aussi une familiarité, due à la modestie des toilettes et à la trêve du luxe. Les repas sont simples ; la nourriture, honnête, n'inspire d'avance aucune inquiétude et ne traîne à sa suite aucun remords; de sorte que l'on peut s'entretenir librement et avec animation, avant, pendant et après le dîner.

— Voici l'un des petits miracles de la guerre : la conversation française est ressuscitée. La danse et le bridge, qui étaient des prétextes à se taire, sont bannis. Les apartés ne sont plus autorisés, parce qu'il n'est plus d'amitiés particulières. Toutes les intrigues innocentes du temps de paix sont rompues, et à plus forte raison celles qui n'étaient pas innocentes. Ce n'est point hypocrisie ni puritanisme; mais que de bons ménages, qui se piquaient d'être désunis, ont pris soudain conscience de leur solidité, et que de faux ménages, qui se croyaient éternels, se sont aperçus de leur néant! Il suffit parfois à un mari d'être mobilisé.

— Des épouses médiocres, parce que le laisser-aller de la paix ne leur réussissait point, sont devenues des Pénélopes. Elles n'exécutent pas comme cette reine une tapisserie inutile, et ne défont pas durant la nuit l'ouvrage du jour et de la soirée : elles tricotent de bons cache-nez, de bonnes chaussettes [pour nos soldats. C'est le travail humble et facile, ennuyeux, « qui veut beaucoup d'amour ». Il absorbe moins l'esprit qu'un jeu de cartes. Tricot ne veut pas dire silence. On cause, avec sérieux, par instants avec une gaieté décente, toujours avec finesse. La patience et le courage n'excluent point la bonne humeur ni l'esprit. On ne parle plus pour ne rien dire : ce n'est pas comme avant la guerre.

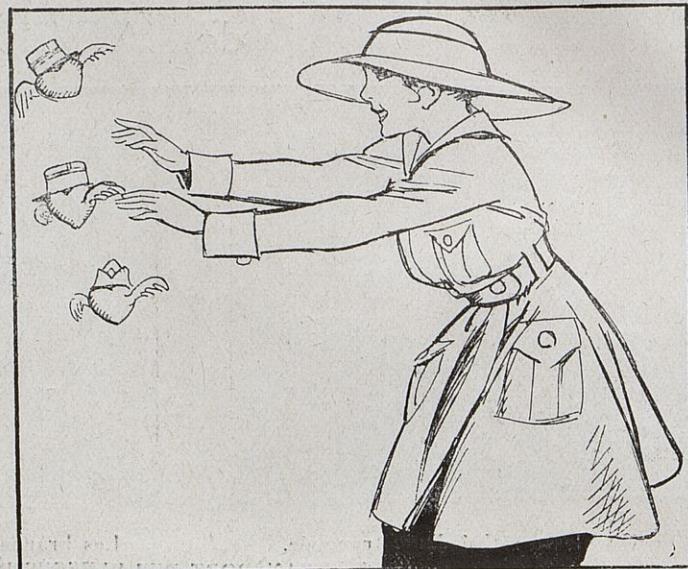
— Ne balancez plus, et si vous désirez sincèrement de mener la vie de province, choisissez cette belle province de l'Île-de-France.

— Bien que l'on y soit fort occupé, vous y aurez des commodités de recueillement, et vous goûterez le *loisir*, que les hommes depuis l'antiquité ne pratiquaient plus. Vous n'userez pas votre habit. Vous vous lèverez à votre gré, mais de gré ou de force vous vous coucherez tôt. Un dernier mot vous fera résoudre : vous serez dispensé de la fête et du théâtre, et le pis que vous risquiez est qu'on vous oblige d'aller de loin en loin au cinéma; non pas pour le plaisir, mais pourachever l'imitation des autres sous-préfectorales.

THÉOPHRASTE.



LA CHASSE EST INTERDITE
ET POURTANT TOUT LE MONDE CHASSE!



La chasse aux cœurs ne saurait être prohibée.



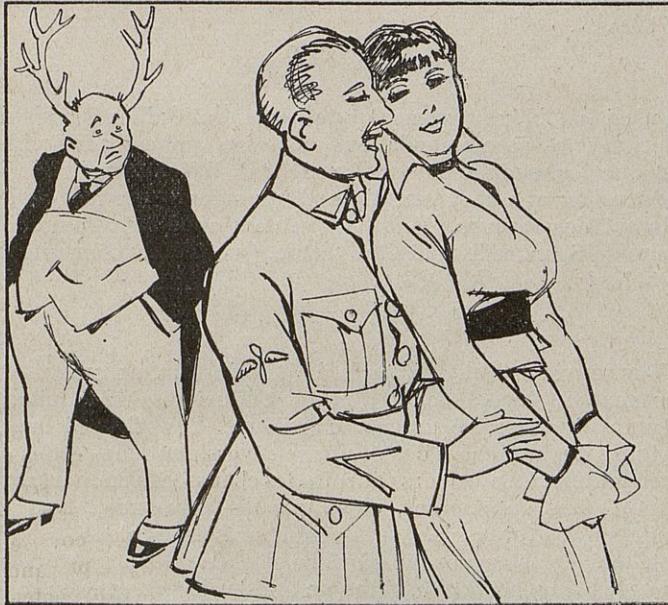
Et puis il y a la chasse aux nouvelles.



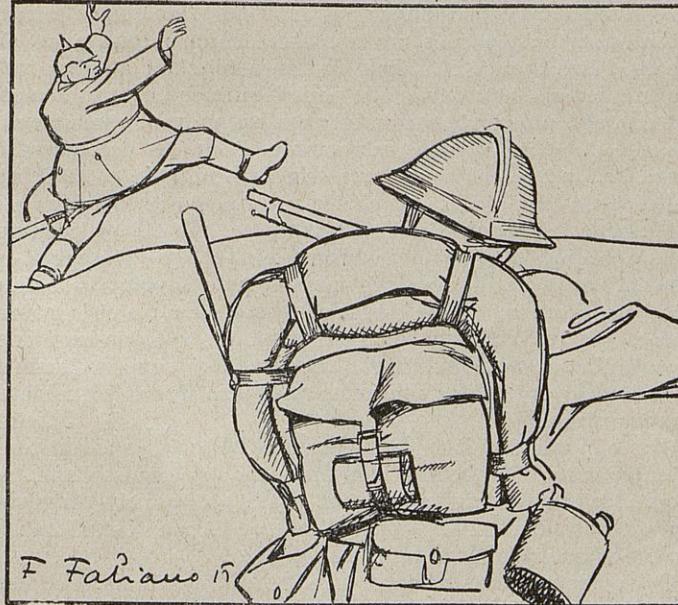
Et la chasse aux pigeons?



Les vieux messieurs s'obstinent à courre les biches.



Et le gibier abonde, mais il n'est pas pour les pékins.



Mais il n'y a qu'une chasse qui compte : l'héroïque et acharnée chasse aux Boches!

ÉLÉGANCES

Vous vous demandez peut-être, ma chère enfant, ce que sont devenues l'aimable M^{me} de Parabaire, ou la petite M^{me} Dumas-Dupont, ou la charmante Gabrielle, votre amie. Moi, je le sais : elles sont au front, ou du moins si près du front que cela revient au même. M^{me} de Parabaire visite son mari dans une ville de la zone militaire ; M^{me} Dumas-Dupont gîte en quelque autre coin auprès de son amant ; quant à Gabrielle, elle console son époux et son galant alternativement, aux deux bouts d'une sous-préfecture d'où l'on entend très bien le canon. Chacun de ces quatre messieurs se trouve en permission de vingt-quatre heures, ou de quarante-huit heures, sinon chargé de quelque mystérieuse mission. Et ces trois dames se sont faufileées, là-bas, on ne sait comment, avec des papiers à dormir debout.

Maintenant, vous me direz peut-être : « Mais pas du tout. Ces dames se cachent, l'une en province, l'autre en un coin perdu du faubourg Saint-Jacques, la troisième en sa maison des champs. Des amis communs les ont rencontrées par hasard, ou plutôt pincées en ces retraites lointaines : et elles vous font croire qu'elles sont au front, qu'elles ont le bonheur d'embrasser en fraude, et par faveur spéciale, exceptionnelle, qui son mari, qui son amoureux, qui les deux. Elles tiennent beaucoup à ce que tout le monde en soit bien persuadé : cela les flatte en effet, et rien n'est plus élégant. »

Eh bien, soit, ma chère enfant. Admettons que ces jolies personnes nous bluffent. Elles n'en ont pas moins tout à fait raison, car il n'y a certainement aucune mode plus distinguée ni mieux portée, en ce moment, que de déclarer négligemment, tandis qu'on se remet de la poudre : « La semaine prochaine, j'irai au front, Bernard aura

sans doute quarante-huit heures... » Et plus séduisant paraît-il encore de murmurer, avec un air de grand secret : « Je reviens du front, j'ai vu Roger... mais chut... n'en soufflez mot à qui que ce soit!... »

Tant il y a qu'une femme raffinée se doit de posséder une importante collection de grands manteaux, qui sont manifestement destinés à ces troubants et prestigieux voyages sur le front. Très chauds et très vastes manteaux, garnis d'une large bande de fourrure dans le bas, et bien entendu, s'arrêtant fort au-dessus de la cheville, afin d'amincir encore, s'il est possible, celle-ci par contraste. On ne possèdera pas moins de quatre ou cinq manteaux ainsi faits, sinon la demi-douzaine, tous coupés à peu près sur le même modèle, mais d'étoffes différentes, et divers aussi par la fourrure : car il en faut pour tous les temps, vent, neige ou pluie, vu qu'on est en guerre, et que sur le front, dame ! il s'agit de se montrer bien, et très bien





équipées. Autrement, n'est-ce pas, ce ne serait point la peine d'y aller, n'y surtout de faire semblant d'y aller?

Autre avantage que présentent ces intimidants manteaux de guerre : ils permettent de renoncer enfin au costume tailleur. Rien de si jeune ni de si coquet qu'un ravissant costume tailleur, nous en convenons volontiers. Mais n'en est-on pas un peu las, tout de même, depuis tant d'années que dure cette mode!

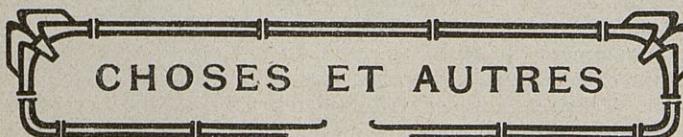
Or, grâce aux vastes manteaux, il est aisé de se passer d'un tailleur, puisque l'on peut porter dessous une robe entière, jupe et corsage, une robe de fée, au lieu de la chemisette garçonne et de l'éternel cotillon saute-ruisseau que vous savez. Une toilette extrêmement légère sous un très épais manteau, voilà qui est cette année du dernier bon ton : naturellement, et quoique fort court, le manteau dépassera la jupe, encore plus courte. Croyez que le soldat que vous irez voir aimera

vous trouver toute vive et frissonnante, à peine recouverte d'un souple et clair tissu, sous cette énorme et pesante écorce bordée de fourrure...

Et ne venez pas prétendre que vous n'avez nul soldat à aller rejoindre près du front : vous vous perdriez ainsi dans l'opinion. Ne plaisantez pas avec l'opinion : elle est fabriquée chaque jour par les messieurs de cinquante à soixante ans qui n'ont rien à faire, et bavardent tout en fumant de gros cigares ou en battant des cartes. De là, l'opinion se répand le soir chez les vieilles dames, et c'est ainsi par exemple qu'on apprend bientôt que M^{me} Y., qui se conduit mal, mérite toutes les louanges, quand M^{me} Z., qui ne se conduit pas mieux, ne vaut pas un salut dans la rue. Et puis, vous savez, pas de milieu : on est de l'or pur, ou de la boue... Tâchez de faire un peu attention, et d'avoir votre amoureux au feu, comme tout le monde.

Mettez donc ceci encore dans votre valise, pour l'amoureux, là-bas : un long fourreau empire, ouvert devant jusqu'à la taille. La ceinture est formée par deux rubans n° 5, chacun d'eux coulant dans un bouillonné, et formant deux grands flots en se nouant sur le côté. Le décolleté est garni par deux autres bouillonnés plus petits, qu'un jour d'irlande unit entre eux. La manche longue, également montée par un jour au milieu du bras, se termine sur la main par de nouveaux bouillonnés, et une petite patte, large d'un centimètre, serre le tout au poignet. C'est une robe de nuit. Votre guerrier, s'il existe, y songera quelque temps : seulement, tous ces bouillonnés, c'est fragile, et si le héros a des gestes fous, advienne que pourra!

IPHIS.



Des mémoires du grand-père de mon bisaïeul, nouveau fragment :

« Vu le grand besoin qui se fait sentir aux armées de toutes sortes de voitures, le Roi a ordonné la saisie, ou (si j'ose employer cette locution barbare) la réquisition, même des carrosses de ville.

« Cette mesure a donné lieu à d'étranges abus. M. de N... a pour maîtresse une fille du monde qui ne saurait aller à pied et que la suppression de son équipage privait extraordinairement. Elle ne cessait point de reprocher cette disgrâce à M. de N... ni le jour ni la nuit, comme s'il en eût été la cause. Il résolut enfin de lui procurer un autre carrosse, et comme l'on n'en trouve point pour or ni pour argent, il eut recours lui aussi au

procédé de la réquisition. Je ne sais comme il put mettre la main sur une berline de voyage, qui appartenait à un riche anglais, que l'Etat paya comptant, mais douze mille livres de moins qu'elle ne valait. L'Anglais n'était point fort satisfait de ce marché, d'autant qu'il rencontrait sa berline à tous les coins de rue, avec un mousquetaire sur le siège, mais avec une fille du monde sur les coussins.

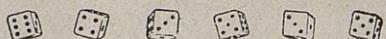
« Un jour qu'il l'avisa en station devant la marchande de frivolités, à l'enseigne des *Quatre Quartiers*, proche le rempart, il perdit patience et appela les exempts. Il obtint une enquête, dont la conclusion fut que la maîtresse de M. de N... n'avait aucun titre militaire et que M. de N... devait être poursuivi pour escroquerie. Le personnage passa, s'il vous plaît, en conseil de guerre, mais cita tant de témoins de ses mœurs qu'il fut acquitté. On a dit, par plaisanterie, que ses mœurs n'ont en effet de témoin que quand elles sont passables, et qu'il ne se débauche que tête-à-tête. Il faut cependant croire que les juges ne l'ont pas trouvé si blanc, car ils l'ont invité à verser dix mille livres de sa poche pour l'entretien des blessés.

« M. de N... n'a même point accepté de bonne humeur une pénitence trop douce, et il a essayé de rattraper ses dix mille francs en ne servant plus une rente viagère dont il a la charge. Mais la rentière a crié comme une brûlée et s'est adressée à d'autres juges qui ont fait commandement à ce fesse-mathieu.

« Il est fâcheux que des hommes de la société donnent ainsi le mauvais exemple, tandis que nos gens se battent, dit-on, comme des héros.



Il n'est pas bien surprenant que le général Galliéni essaie de supprimer les recommandations, mais ce qui est admirable, c'est que les recommandateurs se fâchent. Il semblerait que le ministre leur rendit, à eux d'abord, un signalé service en les délivrant des raseurs. Point. Ils veulent apostiller, comme la femme de Sganarelle veut être battue. Que d'états d'âme impénétrables!



Vous souvenez-vous qu'environ la fin de juin 1914, un orage sans précédent mit Paris à sac ? La pluie était diluvienne et le tonnerre ressemblait à une préparation d'artillerie. Les effets en furent terribles. Les tranchées des égouts se déversèrent dans celles du métropolitain. En plusieurs endroits, les chaussées s'effondrèrent, et les piétons s'abîmèrent, ainsi que les auto-taxis, dans les gouffres qui se creusaient subitement sous leurs pieds.

On donna plusieurs explications de ce phénomène. La première et la plus simple fut qu'à force de fouiller le sol parisien et de ne le point soutenir, les ingénieurs-destructeurs lui avaient retiré toute solidité ; mais les personnes qui croient à quelque chose, attribuent plus volontiers les éboulements à des causes morales qu'à des causes physiques. La France avait en ce temps-là toutes sorte de péchés sur la conscience, le ministère venait encore d'être changé et l'abus du tango touchait au scandale. Il n'en a jamais fallu davantage pour légitimer un tremblement de terre, et à plus forte raison un accident moyen, comme cette glissade de Paris dans les catacombes. Pour les prêcheurs de vertu, l'effondrement des places de Saint-Augustin et de Saint-Philippe-du-Roule était un châtiment que nous n'avions pas volé : pour les prophètes il était un signe, analogue à ceux qui jadis présagèrent la mort de César. Celui-ci, que présageait-il ? Nous n'avons pas tardé six semaines à le savoir : l'archiduc François-Ferdinand a été assassiné le mois d'après et la guerre s'en est suivie. D'ailleurs, on avait aussi observé que les modes de l'été étaient d'une indécence abominable, et que les femmes, quand elles vont toutes nues, c'est toujours signe de guerre ou de révolution.

Or, voici que la place de l'Alma s'est effondrée à son tour, et entre parenthèses elle a bien mal pris son temps. Ces catastrophes purement civiles ne sont pas à propos, et l'on rougit d'en être ému. Mais enfin la place de l'Alma s'est effondrée. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

On va encore nous raconter que, depuis des mois, elle était minée par des travailleurs souterrains : pourquoi ne s'est-elle effondrée que la semaine dernière ? Non, il y a quelque chose là-dessous (je le dis au figuré).

Ce n'est pas un châtiment; nous ne le méritons plus. Nos mœurs sont exemplaires, et les modes sont ridicules, mais beaucoup moins indécentes qu'il y a dix-sept mois. Les robes sont montantes; elles sont même si bien remontées qu'elles ne descendent plus que jusqu'à la moitié du mollet; et lorsque nous voyons nos élégantes retroussées, juchées sur des talons trop hauts, cheminer cahin-caha par les rues, il est impossible d'éprouver une autre tentation que celle de leur rire au nez. Il n'y a donc point de signe de guerre (qui viendrait un peu tard). Ah! si c'était les Propylées qui fussent descendus chez Hadès, nous dirions: « La Grèce est capable de marcher! » Si c'était le Boulevard qui se fut fendu par le milieu, engloutissant l'hôtel du même nom, nous dirions: « La Roumanie bouge. » Mais c'est la place de l'Alma... Cela signifie peut-être que le prince de Bulow en sera pour ses frais de voyage, et que le pape lui conseillera doucement de différer ses propositions de paix?

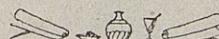


Le Bois sacré.

Non, M. Faguet, nous ne vivons pas sous le régime de l'incompétence. Non, Robert de Flers, ceux qui président aux destinées de l'art français n'ignorent pas le nom des neuf Muses.

Qui disait donc, l'autre jour au .. Bois sacré:

— Ce qui est déplorable, c'est que nous ne savons pas du tout dans quel état, une fois le Nord libéré, nous allons retrouver tous les Fantin-Latour?



Nous avons eu des nouveautés de théâtre en veux-tu en voilà! C'est la *Demoiselle de Magasin*, à l'Ambigu; c'est, aux Bouffes-Parisiens, *Kit*, où Max Dearly (nous disent les annonces) déchaîne des tempêtes de rire. Ah! gaîté française, gaîté française! C'est, au théâtre Sarah-Bernhardt, « Sarah qui revient! » Sarah qui est revenue! Sarah, meurtrie encore, et blessée, et dolente, qui, avec une force grandissante à mesure, dans un décor évocateur d'Amable, où les azur changent, où les flammes dévastatrices rongent les tours éternelles, où les clochers et les carillons renaissent parmi les ruines, dans un rythme de « choeurs vengeurs et de pas assassins, de marches guerrières et de cantiques de revanche et d'espérance, passe de la mélodie à la cantilène... » Ouf! Je n'irai jamais jusqu'au bout. Nous empruntons ces expressions flamboyantes à M. Ernest La Jeunesse: le lecteur n'a pu s'y tromper.

Au Palais-Royal, MM. Sacha Guitry et M. Albert Willemek nous ont donné une revue dont le compère est un roi de Neustrie qui vient à Paris afin de voir de ses yeux où nous en sommes et s'il doit ou non sortir de sa neutralité. (Il y a là un jeu de mots, un à peu près.) L'idée est ingénue. C'est une idée de revue, comme disait notre oncle. Le tout était d'y penser. La pièce elle-même, dit encore M. Ernest La Jeunesse, « est invraisemblable et profonde, gamine et irrésistible, d'une joie désintéressée, d'un mouvement inénarrable, d'une gaîté tyrannique et délirante... N'en jetez plus, a dit La Bruyère.



Les économistes sont bien contents! Depuis le début de la guerre ils n'avaient qu'à se tourner les pouces, et les graves questions qui ordinairement les occupent n'intéressaient plus personne ni eux-mêmes. Voici enfin, au bout de quinze mois, un problème financier sur quoi on peut épiloguer jusqu'à extinction: que sont devenus les gros sous et les petits?

M. Gustave Téry, qui n'a aucune science économique et qui a un grand bon sens (les deux ne vont point de pair), répond tout honnêtement: « Parbleu! les petits et gros sous vont au front, où ils servent à payer la solde de nos poilus, et d'où ils ne reviennent pas, parce que les civils ne peuvent pas aller au front faire de la monnaie. »

Belle malice, de répondre ainsi! Le problème est résolu du premier coup! Les économistes ne l'entendent pas de cette oreille, et ils imaginent cent autres explications, dont l'absurdité permet d'éterniser le débat. Tout cela ne fait point que nous ayons un sou de plus dans notre gousset. Les marchandes de journaux sont au désespoir, et les traiteurs sont réduits à

vendre les petits pains de deux sous cinquante centimes. Il y a bien l'expédient du timbre-poste; mais qui oserait donner un timbre à un pauvre?



M. Maurice Rostand vient de publier un sonnet dédié à Mme Sarah Bernhardt et auquel on ne saurait donner trop de publicité. Il vaut qu'on le médite:

L'automne fait partout flotter des feuilles blondes
Sur le blanc souvenir des jeunes héros morts,
Et tout ce qu'une voix peut nous rendre en ce monde
Votre voix va le faire en son ancien décor.
Marguerite, Yreil, Photine... Quoi encore?
Tout nous sera rendu par la douceur profonde
De ce mystérieux et fluide trésor
Auprès duquel toute musique est la seconde...
Oui, vous nous rendez tout. A l'endroit où l'on meurt
Plus d'un jeune blessé serre contre son cœur
Votre portrait dont sa blessure le rapproche...
Et puisque de nouveau, plus pure qu'un tambour,
Votre voix qui revient chante au nom de ses cloches,
Nous savons que c'est vous qui nous rendez Strasbourg...

Tout simplement...

Ce sonnet est médiocre et de forme assez pauvre. Le malheur est qu'il touche à l'indécence... De quelque respect que l'on entoure Mme Sarah Bernhardt, quelque admiration que l'on ait pour son talent, et quelque douloureuse que soit l'amputation dont elle a été la victime, jamais il n'est venu à la pensée de personne de comparer son infortune aux souffrances de nos glorieux mutilés... C'est dire l'inconvenance de M. Maurice Rostand qui aux blessures reçues sur le champ de bataille n'attribue que la faible vertu d'élever nos héros jusqu'à Mme Sarah Bernhardt.

Quoi encore? ainsi qu'écrit M. Rostand fils de qui la prosodie est décidément « moins pure qu'un tambour »? Quoi encore? Cette simple remarque empruntée à l'un de nos confrères de midi:

« Nous avons lu un peu partout, ces jours-ci, des interviews de Mme Sarah Bernhardt, où l'amphigourique ne le cédait qu'au grotesque et à l'outrecuidant. Au nom du public nous demandons respectueusement à Mme Sarah Bernhardt et cordialement à ses interviewers plus ou moins ingénus qu'elle et eux nous laissent la paix. Nous sommes en guerre. »

Les lecteurs de *La Vie Parisienne*, ceux de l'arrière comme ceux du front, apprécieront une algarade dont la forme est peut-être un peu vigoureuse. Nous applaudirons avec enthousiasme Mme Sarah Bernhardt, après la guerre. En attendant, c'est sur le général Joffre et non sur elle que nous comptons pour voir nos armées victorieuses entrer à Strasbourg.

Que voulez-vous? Les vieux Parisiens ont de ces naïvetés...



Un journal de modes, anglais *The Lady*, publiait l'autre jour la petite annonce suivante:

« On demande pour une bibliothèque des livres bien reliés. Pourvu que la reliure soit en parfait état, le sujet des ouvrages importe peu. »

C'est évidemment une façon de voir!

Mais peut-être pourrait-on indiquer à l'excellente dame, auteur de cette annonce, les livres-boîtes à surprises, bourrés de chocolat ou de dragées, qu'elle semble ne pas connaître.

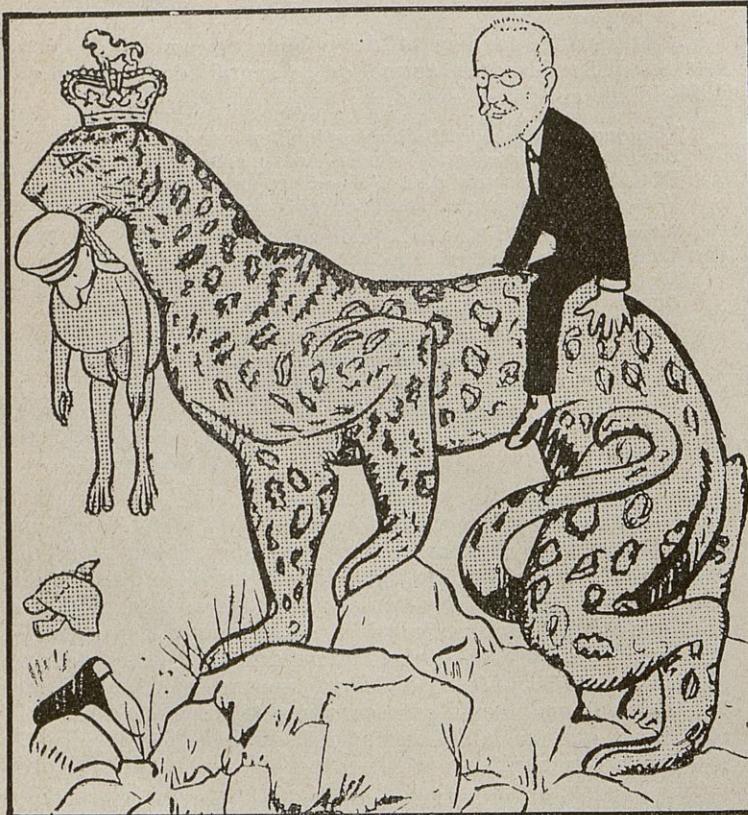
A défaut de la nourriture spirituelle dont elle n'a cure, elle goûterait sans doute cette ingénue forme de littérature gastronomique, qui aurait au moins le mérite de lui rappeler de doux souvenirs, toutes les fois qu'elle contemplerait sa bibliothèque de boîtes vides, dont, à la rigueur, les couvertures pourraient être parées des plus grands noms des lettres anglaises.

Et ceci nous remet en mémoire la sage réflexion de cette grande dame anglaise, qui expliquait à une Parisienne de ses amies, de passage à Londres, de quelle façon elle avait résolu le problème d'être élégante avec économie.

— C'est très simple: je commande mes robes chez les meilleurs couturiers, mais je les fais doubler du coton le plus commun et le meilleur marché possible, parce que, vous savez, la doublure ça n'a aucune importance, ça ne se voit pas!

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

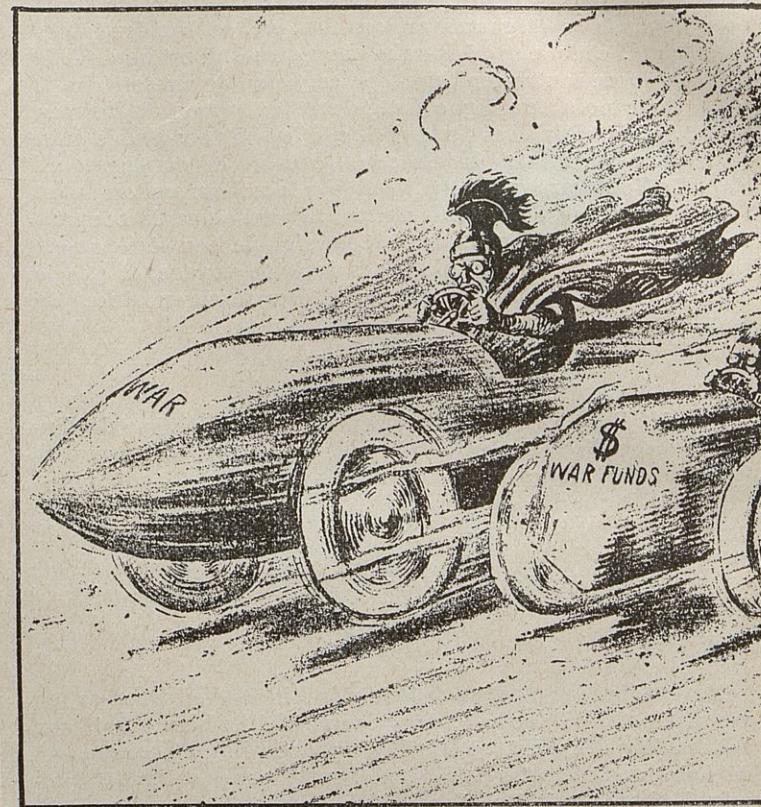
PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



UNE CURIEUSE PROPHÉTIE ESPAGNOLE

Venizelos, le futur roi de la Grèce.

(Iberia, de Madrid)



L'OR EST LE MOTEUR DE LA GUERRE

Quel sera le concurrent qui, le premier, en manquera pour alimenter sa machine? se demande le Brooklyn Eagle, de New-York.

SEMAINE FINANCIÈRE

La Bourse a été bien impressionnée à la fin de la semaine par les demandes régulières qui se sont produites de la part du portefeuille sur le Rio Tinto et qui sont de nature à réduire notablement l'importance des titres flottants en cette valeur et à faciliter d'autant les prochaines liquidations.

A l'exception de la Rente qui flétrit graduellement par l'effet de la concurrence dont la menace le prochain emprunt de consolidation.

Ce prochain emprunt sera la plus vaste opération de crédit qui ait jamais vu le jour après celles déjà réalisées depuis la guerre par les nations belligérantes. Quelle qu'en soit l'importance, elle ne dépassera pas les forces de l'épargne du pays. Cette épargne, on a déjà vu ce qu'elle est capable de faire, elle a extrait des milliards pour souscrire aux Bons et aux Obligations de la Défense Nationale. Gros, moyens et petits détenteurs de capitaux disponibles ont répondu à l'appel du Trésor. Tout le monde a compris que pour tenir la guerre la plus colossale qui ait jamais eu lieu, il fallait de l'argent, toujours de l'argent, pour acheter des vivres, des munitions; de l'argent pour lutter à la défense du sol national et à la victoire finale.

E. R.

PARIS-PARTOUT



Moulin de la Chanson. — Émile Wolff, directeur. Tél. : Gut. 40-40. Louis Baldy, c'est l'humoriste! Paul Marinier notre Mürger! Hyspa Vincent est satiriste! Georges Arnould joyeux et clair! Jean Deyrmon est académique Falrey, Cazol — très bons garçons Voilà les chansonniers uniques Du gai Moulin de la Chanson.

Jeudis, dimanches et fêtes, matinées à trois heures.

Aimez-vous, bonne cuisine et bons vins? Allez chez Lapré, 24, rue Drouot.

L'Eau de Roses de Syrie n'a rien d'un fard. Malgré ses propriétés merveilleuses pour la conservation du teint, c'est à peine une coquetterie : c'est un vrai remède qui vivifie le teint, raffermit la peau, rafraîchit les yeux fatigués. **Bichara**, parfumeur syrien, 10, Chaussée d'Antin.

Faire un bon cocktail est une science; le déguster est un art. Au NEW-YORK BAR, 5, rue Daunou, à Paris, Angelo confectionne des cocktails délicieux. Demandez-lui de vous préparez le "Cocktail 75" dont lui seul a le secret : rien n'est plus exquis!

LES GRANDS HOTELS

AGAY (Var). — "LES ROCHES ROUGES", sur la corniche de l'Estérel. Gd Hôtel 1^{er} ord. Confort mod.

AIX-LES-BAINS. — SPLendid-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAUSOLEIL (Alpes - Maritimes). — CASINO MUNICIPAL. Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

CANNES. — HOTEL GONNET. L. Daumas, prop., premier ordre.

CANNES. — HOTEL SUISSE. Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. J. Calvini, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLendid-NOUVEL HOTEL.

FUMADES (LES) (Gard). — GRAND HOTEL Casino-Cercle.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, 1^{er} ordre. Garage.

MONTE-CARLO. — HOTEL DE PARIS. Grand confort moderne.

NICE. — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

VICHY. — HOTEL ET VILLAS DES AMBASSADEURS, sur le Parc; tout premier ordre.

PAGÉOL

le plus puissant des
antiseptiques urinaires

*Écoulements
Échauffements
Cystites
Filaments
Prostatites
Hypertrophie
de la Prostate
Métrites
Pyuries
Rétrécissements
Albuminurie
Maladies de la Vessie
et du Rein*

Préparé dans les Laboratoires de
l'URODONAL et présentant les
mêmes garanties scientifiques.



Guérit vite et radicalement, sup-
prime les douleurs de la miction.
Evite toute complication.

La découverte du PAGÉOL a fait l'objet
d'une communication et d'une note par des
professeurs des Ecoles de Médecine à
l'Académie de Médecine de Paris et à
l'Académie des Sciences de Paris.

« Nous avons eu l'occasion
d'étudier le PAGÉOL et les
résultats toujours excellents,
et parfois étonnantes, que nous
avons obtenus, nous permet-
tent d'en affirmer l'efficacité
absolue et constante. »

Professeur LASSABATIE,
médecin de la marine, ancien professeur à
l'Ecole de Médecine navale.

N.B. — On trouve le PAGÉOL dans toutes les bonnes
pharmacies et aux Établissements Chatelain, 2 bis, rue
de Valenciennes, Paris. (Métro : Gares Nord et Est. —
La demi-boîte, franco, 6 fr. Etranger, franco, 7 fr.
La grande boîte, franco, 10 fr. Etranger, franco, 11 fr.

PAGÉOL, Vainqueur du Gonocoque

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : Maîtres de l'Amour, 7 fr. 50; Coffret
du Bibliophile, 6 fr.; Romans humoristiques, le volume
3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

MISS RÉGINA Solns d'Hygiène. American manuc. Spéc.
p. dames. M^{me} de l'ord. 18, r. Tronchet,
1^{re} à dr. s. entres. (10 à 7). Madeleine.

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR.
4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Hygiène et Beauté p^{re} les Mains et Visage. M^{me} GELOT,
8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

Hygienic Treatment PAR SPECIALISTE
23, bd. des Capucines (Opéra).

MISS GINETT'S AMERICAN MANUCURE
SOINS D'HYGIÈNE
13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

MARIAGES Relations mondaines, Renseignements.
M^{me} TELLE, 9, rue Brey (Etoile).

Soins d'hygiène FRICTIONS. MÉTHODE ANGLAISE.
M^{me} LEA, 32, r. Pigalle, 1^{re}. Dim. et fêt.

M^{me} LUCETTE LEÇONS D'ANGLAIS-FRANÇAIS
42, rue Ste-Anne, Entresol (10 à 8).

PIANO par JEUNE DAME. Méth. nouv. M^{me} DE RIEUX
50, r. Damremont. Esc. cour, 5^{me} ét. face (2 à 7).

CONVERSATION FRANC. p. JEUNE DAME JANE RYP
16, r. de Berne, r.-d.-c. à g. (2 à 7).

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE
Elegante installation.
130, rue de Tocqueville, 3^{re} à gauche (11 à 7).

MARIAGES
RENSEIGNEMENTS
Maison sérieuse et parfaitement
organisée. Relations les mieux triées
et les plus étendues.

Miss MOHAWK de NEW-YORK. SOINS D'HYGIÈNE.
EXPERTES MANUC. ANGLAISE
et CANADIENNE. 27, r. Cambon, 2^{re} étage (1 à 7), t. l. j. et dim.
Maison de 1^{re} Ordre (Ne pas confondre avec rez-de-chaussée)

Hygiène PAR DAME DIPLOMÉE Experte
2, rue Méhul, 3^{re} s. entr. (Opéra).

JANINE HYGIÈNE. 9, rue Henner, 1^{re} à dr. (10 à 7),
9^{me} arrt. Superbe installation nouvelle.

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl.
M^{me} DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^{re} sur ent. (10 à 6).

BELLE INSTAL.-MANU-FRICTIONS, Méth. nouv. et uni.
BORIS, 47, r. Amsterdam, 2^{re} g. (Dim. et fêt.)

ANGLAIS par JEUNE DAME professeur. M^{me} RITHA,
24, r. Eugène-Carriére (5^{me} dr.). Dim. excep.

Spécial TRAITEMENT-FRICTIONS-MANU. M^{me} Villa
14, fg. St-Honoré (ent. d.) Eng. sp. (1 à 7)

MANUCURE HYGIÈNE. Nouvelle Installation. Miss
DOUILLY-LOVE, 6, r. Caumartin, au 3^{re} (9 à 7)

MARIAGES RELATIONS MONDAINES; 4^{re} année
M^{me} MORELL, 25, rue de Berne (2^{re} g.).

CHAMBRES CONF. MEUBLÉES à louer M^{me} RENÉ
VILLARD, 48, r. Chausée-d'Antin (ent.)

JANE FRICTION. Méthode anglaise, par
7, Faub. St-Honoré, 3^{re} (Dim. et fêtes.) Experte

BAINS-MANUCURE HYGIÈNE. (Fermé dim.
et fêtes). 19, r. St-Roch (Opéra).

M^{me} DELIGNY SOINS D'HYGIÈNE, M^{me} 1^{re} ord. (1 à 7)
42, r. de Trévise, 3^{re} dr. (t. l. j. et dim.)

CINÉMA HENRY Frère et sœur, 148, rue Lafayette,
2^{re} étage, tous les jours (de 10 h. à 7 h.)

M^{me} IDAT SELECTHOUSE, SALLE DE BAINS, MANUCURE
29, Fg Montmartre, 1^{re} s/ent. d. et f. (10 à 7).

M^{me} G. DEBRIVE Leçons d'Anglais par jeune femme.
9, r. de Trévise, 1^{re} ét. (2 à 7). Dim. fêt.

JEAN FORT, Libraire-Éditeur à PARIS
71-73, Faubourg Poissonnière, envoie
gratuitement sur demande son dernier Catalogue.

HYGIÈNE RENSEIGNEMENTS MONDAINS. Prix de
guerre. M^{me} ROBERT, 14, r. Gaillon, 3^{re} ét.

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseign^{grat}.
M^{me} VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^{re} ét. g.)

MISS MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE.
21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

PIANO ANGLAIS, FRANÇAIS, par JEUNE DAME.
DELYS, 44, rue Labruyère, 4^{re} face (2 à 7).

BAINS HYGIÈNE, Confort moderne. M^{me} ROIANDE,
8, rue Notre-Dame-des-Victoires (2^{re} étage).

English Manucure M^{me} de 1^{re} ord. 65, r. de Provence
(ang. Ch. d'Ant.). Se rend à dom.

Lady EDWIG MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE
4, r. d'Marché St-Honoré (ap.-midi) Opér.

Soins d'Hygiène Tous renseign. mondains. M^{me} HENRY,
2, rue Biot, 3^{re} ét. (pl. Clichy) 11 à 7.

RENSEIGNEMENTS de t^{es} sortes. Indicat. mond^{grat}. Discrét.
M^{me} LE ROY, 102, r. St-Lazare, entr. (2 à 7 et dim. et fêt.)

M^{me} BOYE Experte. MANUCURE ANGLAISE. (Unique
en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1^{re} à g.

BAINS-HYGIÈNE MANUCURE, PÉDICURE (Confort
moderne, 41, r. Richelieu. (Entr.)

M^{me} Clara SCOTT Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng.
spoken. 203, r. St-Honoré (entr.)

Miss DAISY ANGLAIS. Unique en son genre. Renseign.
mond. 48, r. Dalayrac, entr. 2 à 7 Opéra)

PÉDICURE MANU - BAINS. Belle installation.
M^{me} NOELY, 5, cité Chaptal, 1^{re} à dr. (9^{me} ét.)

M^{me} Jane LAROCHE Renseign. artist. et mondains.
63, r. de Chabrol (2^{re} ét. gauc.)

M^{me} BERENICE Relations mondaines. 4, Cité
Pigalle. Trudaine Tél. 52-21.

REtenir
La LIBRAIRIE des DEUX GARES
74, Boulevard Magenta, Paris.
Envoyez nous sur demande le Catalogue de Livres.

EN PERMISSION



LA LEÇON DE STRATÉGIE